

LA COLLECTION DE DESSINS D'ANCIENS MAÎTRES

A L'INSTITUT ROYAL DE GIJON (ESPAGNE)

L'artiste et l'amateur qui parcourent l'Espagne ont trop souvent à se plaindre du secret dans lequel sont ensevelies les œuvres d'art. Les archives et les bibliothèques publiques, les musées archéologiques et artistiques, les monuments d'architecture civile, militaire ou religieuse gardent de riches trésors qui demeurent inconnus, et que l'explorateur le plus déterminé a bien de la peine à découvrir.

C'est ainsi que, pendant plus de soixante-dix années, l'Institut de Gijon a fait la nuit la plus complète sur cette riche collection de dessins, formée par les soins intelligents d'un des plus célèbres hommes d'État de l'Espagne au XIX^e siècle. Ce trésor caché et ignoré de presque tous les artistes et amateurs espagnols et étrangers a échappé à toutes les curiosités et le hasard seul nous a permis de le trouver.

Deux mots sur l'histoire de la collection sont nécessaires, à notre avis, pour en faire ressortir l'importance.

L'homme qui a collectionné ces dessins n'était pas le premier venu en fait d'art. Homme d'État d'un grand génie, passionné pour la liberté et l'indépendance de sa patrie, Jovellanos joua un rôle aussi important dans la politique ténébreuse de la fin du XVIII^e siècle et du commencement du XIX^e, que dans la renaissance de notre littérature. Magistrat, publiciste, poète inspiré à ses heures, il était et restait, avant tout, un amant passionné de l'art. Nommé jeune encore à un poste élevé dans la magistrature à l'*Audiencia* de Séville en 1772, il sentit se développer ses sentiments artistiques avec un élan tout méridional. Il se prit d'une vive admiration pour la majestueuse cathédrale, pour ce bijou de l'ornementation arabe qu'on appelle l'Alcazar; pour la *Lonja* de Herrera, ce sévère réformateur de l'architecture de la Renaissance; et enfin pour les toiles de Roelas, d'Alonso Cano, de Zurbaran et de Murillo. Ce fut au milieu de cet ensemble de merveilles du génie humain et de la nature, réunies dans l'ancien chef-lieu de l'Andalousie, que don Gaspard Melchior de Jovellanos acquit les vastes connaissances, l'érudition artistique et le goût délicat dont il fit preuve maintes fois dans ses écrits et dans plusieurs circonstances de sa vie. Cette compétence, reconnue d'ailleurs par ses contemporains, le porta bientôt à l'Académie des beaux-arts de San Fernando, à Madrid; et il se montrait beaucoup plus fier de son titre d'académicien que de son influence, bien passagère il est vrai, à la cour de Charles IV, de sa grande popularité et de sa renommée comme jurisconsulte. Ministre du roi, ambassadeur à Saint-Petersbourg, il était toujours et se montrait avant tout artiste et ami des artistes. Artiste, il l'était dans sa réclusion au couvent de Valdemuza, ou dans son cachot au château fort de Bellver; et les beaux-arts étaient le seul et unique soulagement qu'il trouvait au milieu des persécutions dont la haine et l'envie l'accablaient. De Bellver et de Valdemuza sont datés plusieurs des écrits que, sur divers points des beaux-arts, il eut le loisir de composer pendant ses longs exils et son emprisonnement.

Tous ceux qui connaissent le haut discernement artistique que Jovellanos déploya dans ses dissertations, savent d'avance quelle doit être la valeur des collections de tableaux, de dessins et d'objets d'art qu'il eut l'occasion de former à une époque où les œuvres d'art se vendaient presque pour rien.

Son séjour à Séville et à Madrid d'abord, ses relations suivies avec les artistes, avec les amateurs et les rares collectionneurs de son temps, enfin les sympathies qu'il éveilla partout, lui donnèrent les moyens de former une très riche collection de dessins, qui fut peut-être une des meilleures parmi celles qu'on parvint à réunir, de son temps, en Europe. Même

TOME XX.

à présent, après avoir été diminuée de beaucoup, elle a une importance exceptionnelle, sinon par le nombre des œuvres, du moins par leur qualité et par les noms des maîtres qu'on y trouve, depuis ceux du XV^e siècle jusqu'à Goya et Bayeu dans le commencement du XIX^e. Elle possède même plusieurs dessins de maîtres dont les œuvres sont fort rares et très curieuses, et dont on ne trouverait l'équivalent dans aucune autre collection.

Il y a là tels dessins dont l'authenticité est incontestable et qui présentent la conception première, et en quelque sorte embryonnaire, d'œuvres grandioses qui font depuis plusieurs siècles l'admiration du monde. Les profanes n'y voient qu'un informe gribouillage, mais les initiés y reconnaissent avec enthousiasme les linéaments premiers de conceptions gigantesques, dont la genèse s'éclaire à leurs yeux d'une lumière subite et splendide.

Là, sur un morceau de papier grossier, mais fort, heureusement, Albert Dürer, le Tintoret, Titien, Michel-Ange, Raphaël, Murillo ont posé leur main et leur crayon. Ce dessin fut, peut-être, le premier croquis d'une œuvre perdue aujourd'hui; tel autre dont le sens nous échappe encore sera plus tard reconnu par les connaisseurs comme l'esquisse d'une toile célèbre. Il n'y a pas d'impression plus vive que celle que produit la vue de ces conceptions originales, elles exercent une sorte de fascination, et nos yeux dévorent depuis les moindres accidents du papier jusqu'aux traits spontanés et déliés qu'y ont laissés une plume ou un crayon conduits avec toute la liberté et toute l'aisance du génie qui conçoit et traduit instantanément sa conception sans se sentir entravé par les nombreux obstacles que plus tard lui opposeront l'aspérité de la toile aride et la sécheresse du pinceau.

Aux nombreux avantages qu'ont les dessins il faut ajouter que c'est là surtout qu'éclatent les caractères qui permettent d'affirmer l'authenticité des œuvres avec une certitude que ne donnent pas au même degré les panneaux, les toiles ou les cuivres. Il n'est pas facile, je dirai plus, il est impossible à notre avis d'obtenir à la main une véritable reproduction, une copie, un *fac-similé* d'un dessin original — de Murillo, par exemple — même en recourant au plus rigoureux décalque. Nous avons examiné pendant des heures quelques dessins de cet immortel maître; nous avons admiré ces jolies têtes, d'un centimètre de grandeur quelquefois, où l'on retrouve dans la fleur de leur conception cette expression extra-humaine qui éclate dans ses têtes de vierges; nous avons découvert dans ces réductions des yeux, des bouches aussi caractéristiques que dans les madones du grand maître de Séville; nous avons observé, enfin, dans ses dessins de nombreux détails du même genre qu'on a signalés dans les figures de ses tableaux connus, et cette étude nous a confirmé dans l'idée que nous avons avancée, de la supériorité en quelque sorte psychologique du dessin sur la peinture, quoique, au premier abord, cette affirmation puisse passer pour un paradoxe ou pour une hyperbole.

L'importance de la collection Jovellanos mériterait bien qu'on en rédigeât un catalogue raisonné et descriptif, mais ce travail, qui serait d'un grand intérêt, exigerait beaucoup plus de place que nous n'en pouvons prendre. Nous sommes donc forcé de nous astreindre à en donner une notice très simple et très succincte.

L'authenticité de la plupart des dessins est garantie par la signature de l'auteur; d'autres ont été expertisés par Cean Bermudez, l'ami intime de Jovellanos, qui avait à sa portée

37